

ACTE8

2018

Centre culturel de l'Arrondissement de Huy
Avenue Delchambre, 7a - Huy

téléphone : 085 21 12 06
www.acte2.be
info@ccah.be

Publication annuelle qui questionne le genre en région hutoise



bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Liège X
P705167

Les questions n'existent que quand on les pose !

Le choix de créer un Acte 8 est parti du souhait d'ouvrir le débat, non seulement une fois par an, lors de la soirée du 8 mars, Journée internationale des droits des femmes, mais dans la durée en créant un espace de discussion sur papier et sur le net.

Une petite équipe éclectique s'est constituée autour de ce projet. Différences de point de vue, craintes et motivations ont animé nos discussions concernant un sujet souvent perçu comme délicat. Pas seulement la question de l'égalité des droits, fort théorique, mais toutes les petites choses très concrètes, quotidiennes, subtiles, ignorées ou tues qui se logent dans le rapport de domination homme-femme.

Très rapidement, nous avons élargi notre propos à la question du genre. Celle-ci touche à la fois l'intime et la norme sociale. Un thème complexe et fondamental dans les récits de quête du bonheur et de liberté.

Une grande variété d'approches et de contenus a été choisie : ici, un peu d'histoire ; là, des témoignages de parcours artistiques et de vie ; plus loin encore, un appel à participation ou une analyse... Optant aussi pour l'écriture inclusive. La réflexion est transversale à notre société et à nos vies et toutes les portes d'entrée semblent pertinentes.

Il nous importe à présent d'entendre votre perception, vos réflexions et vos propositions. Pour ce faire, retrouvez aussi Acte 8 sur www.acte2/acte8.be

Bonne lecture !

L'équipe d'Acte 8

Contributeurs et contributrices

Ce numéro est signé des
plumes de

Laura David

(p 13, 28, 32, 37, 39),

Justine Dandoy

(p 14, 15, 16),

Aurélien Juen

(p 10, 11, 12, 17, 18, 19),

Julie Maréchal

(p 24, 25, 26, 27),

Justine Montagner

(cover, p 33, 34, 35, 36),

Hervé Persain

(p 29, 30, 31),

Élisabeth Thise

(p 3, 19, 20, 21, 22).

Grand merci à :

Ania Cyrson,

Thierry Delhalle,

Jean-Louis Delvaux,

Julie Demulder,

Muriel Joye,

Hélène B Joyeux,

Amélien Ledoupe,

France Paquay,

Barbara Salomé,

Maria Sita,

Jacques Sondron,

Adeline Teflin, Alain Tombeur,

les enseignant-es interrogé-es

et les relecteur-trices

du Centre culturel de Huy.

Éditeur responsable :

Alexis Housiaux,

Centre culturel de l'Arrondissement de Huy

Avenue Delchambre 7a – 4500 Huy

JANE BRIGODE UNE FIGURE DU FÉMINISME

L'histoire du féminisme en Belgique, comme partout, s'est construite et se construit encore grâce à l'opiniâtreté de quelques-un·es. Nous avons épinglé l'une de ces figures de l'histoire pour vous la présenter sous le coup de crayon de l'illustratrice d'origine hutoise Hélène B Joyeux.

Notre choix s'est porté sur Jane Brigode qui a œuvré, auprès d'autres, à l'avancée sur l'égalité salariale, sur la réforme des droits matrimoniaux ainsi que sur le suffrage universel mixte.

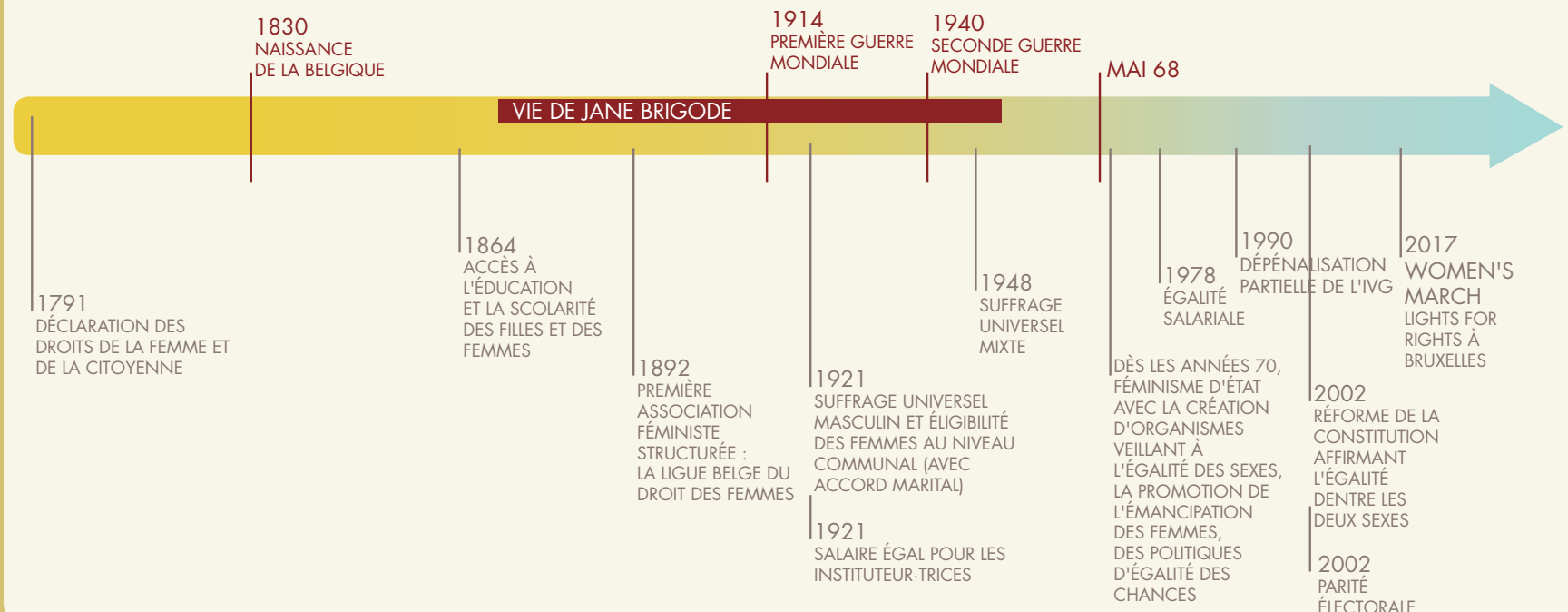
Premier pas dans cette voie : 1921 avec la loi sur le vote et l'éligibilité des femmes au niveau communal. Mais c'est le 27 mars 1948, quatre ans avant sa mort, que ce dernier combat sera complètement gagné.

Nous sommes 70 ans plus tard : cet anniversaire nous rappelle que chaque victoire est le résultat de longues années de travail !

Le féminisme, chez nous comme ailleurs, a évolué en plusieurs vagues :

- la première, dès 1791, est celle d'un féminisme porté sur l'acquisition de droits, se manifestant par la réforme d'institutions.
- la deuxième, dès 1968, est celle d'un mouvement de libération des femmes, se manifestant par une remise en question du rapport de domination homme-femme.
- la troisième, dès 1990, est celle qui regroupe un ensemble de revendications de différents groupes minoritaires.

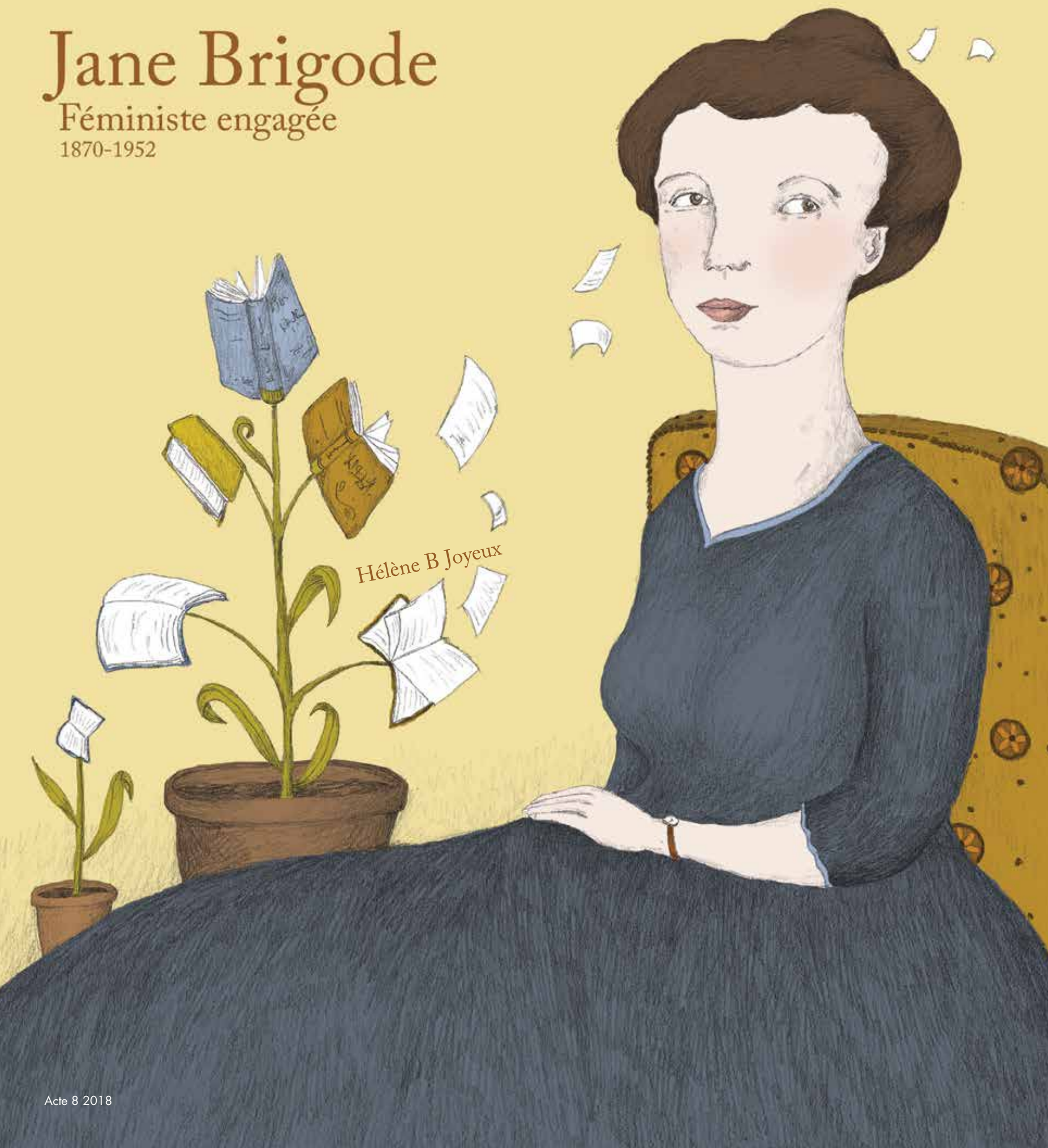
Cette ligne du temps retrace, succinctement, cette évolution.



Jane Brigode

Féministe engagée

1870-1952



Hélène B Joyeux

Les débuts

L'enfance de Jane est celle de la plupart des filles de la petite bourgeoisie du XX^e siècle, elle a la chance de pouvoir aller à l'école et vit heureuse parmi ses frères.

Avec des rêves d'émancipation dans la tête, elle réussit ses études à l'Ecole Normale puis, épouse l'architecte François Ouwertx. Ils auront quatre enfants.

Au-delà de son rôle de mère de famille, de femme, elle croit en ses idéaux et décide de leur consacrer sa vie.

femme

émancipation

morale

équité

droits

instruction



Tout est à faire !

Au début du XX^e siècle, en Belgique, un réseau de personnalités féminines s'active pour améliorer la condition de la femme dans la société. Chacune de ces féministes s'applique à semer des graines de progrès dans le domaine qui les concerne : culture, enseignement, travail, justice, famille, politique... Ainsi, dès 1901, Jane Brigode est une cheville ouvrière de la *Ligue belge du droit des femmes*. Par la suite, elle s'engage au *Conseil national des femmes belges*, où elle occupe la fonction de secrétaire avant de succéder à Marie Popelin, la présidente. Les contours du projet de Jane se précisent : créer et cultiver un jardin d'équité ! Ses premiers combats seront pour les droits des femmes, l'enseignement et l'accès à la citoyenneté.



Léonie Lafontaine
Féministe pacifiste

Marie Popelin
1^{ère} femme docteur en droit

Louise van den Plas
Politicienne chrétienne

Marie Closset
Poète

Martha Boël
Féministe

Hélène Goblet
Féministe

Résistances

Durant la 1^{ère} guerre mondiale, Jane, active au Parti Libéral et secondée par Louise Van den Plas (féministe chrétienne), crée l'*Union Patriotique des femmes belges*. Leur but est de coordonner les bonnes volontés féminines soucieuses de servir la Patrie. Il leur importe de distribuer et de réorganiser le travail, ainsi que de fournir un soutien matériel et moral aux ouvrières. À la fin de la guerre, l'Union n'est pas dissoute et continue ses activités encourageant l'entraide féminine, le progrès, le soutien au bien-être et l'éducation civique des femmes.

Dès 1937, Jane est vice-présidente du Parti Libéral. À l'apogée de son ascension politique, elle assiste aux réunions mais n'intervient que sur les sujets d'instruction publique et les problèmes liés à l'alcoolisme. Après la capitulation, en 1940, le président du Parti démissionne, cédant son fauteuil à Jane. Elle organise des réunions clandestines chez elle ! Peu avant la fin de la guerre, elle quitte la présidence pour reprendre ses fonctions initiales.



Malgré des opinions politiques différentes, Jane et Louise travaillent main dans la main. Elles seront collègues au sein de la *Fédération belge pour le suffrage des femmes*. Elles s'engagent dans les mêmes associations caritatives, et dans le combat pour l'égalité juridique et salariale des femmes.

Une femme parmi les hommes

Dans l'oeuvre de Jane, 1921 est un millésime fameux !

En 1914, malgré les six-mille signatures obtenues en faveur de l'égalité salariale entre instituteurs et institutrices, le pétitionnement organisé par la *Ligue du droit des femmes* n'aboutit pas et la proposition de loi est rejetée. La situation n'évoluera favorablement que sept années plus tard.

Avec le droit de vote aux élections communales, la cause féministe franchit une première étape en 1920. Pour que les femmes puissent user de ce droit en pleine conscience, Jane organise des cours de droit civil. En 1921, les femmes obtiennent l'éligibilité au niveau communal. Jane sera conseillère communale de 1921 à 1946 et échevine de l'instruction publique à Forest.

Sa nomination à ce poste provoque de vifs remous dans l'opposition socialiste. Il faudra toute la diplomatie et la détermination de Jane pour se faire reconnaître dans ce monde d'hommes.



Merci Jane Brigode !

Couverte d'honneurs, Jane Brigode s'éteint en 1952, à l'âge de 82 ans. Après une vie faite de rencontres, de pétitions, de négociations, après des élections gagnées et de nombreux voyages, après tant de combats, ne lui reste qu'un seul regret, celui de n'avoir pu siéger au parlement.

Aux filles et aux femmes du XXI^e siècle, elle laisse un héritage inestimable de droits sociaux, de droits légaux et de libertés.

Aujourd'hui encore, il reste encore beaucoup à faire pour parachever son ouvrage, mais son itinéraire démontre qu'avec détermination et courage, tout est possible.

pour les familles

*pour le suffrage
universel*

contre le cancer

pour l'équité salariale

pour l'instruction



LA MÈRE, LA MÈRE TOUJOURS RECOMMENCÉE...

PAR JEAN-LOUIS DELVAUX



© France Paquay

En 2012, le Centre culturel de Huy avait invité la photographe France Paquay à développer un projet en lien avec la Journée internationale des droits des femmes (8 mars). Elle avait alors choisi de rassembler devant son objectif des mères et leur(s) fille(s).

Nous vous proposons un retour sur ce travail et vous invitons à lire un extrait du texte écrit par Jean-Louis Delvaux suite à sa visite de l'exposition *Mère-Fille*, qui présentait une suite de portraits.

Une Kyrielle de visages

(...) Ce qui nous saute aux yeux est construit sur un ordre, celui d'une alternance de visages de femmes. Cette théorie rectiligne fait se succéder, quasi *ad libitum*, la photo d'une jeune fille et celle d'une dame plus mûre.

Comme pour conjurer encore plus le chaos apparent, ces couples successifs offrent tous une troublante ressemblance entre la jeunesse et la maturité. Dans chaque dyade ainsi établie, ce qui oppose c'est le temps qui passe et ce qui rassemble c'est la communauté des traits. Oh ! rien qui ne mette en danger l'altérité de chacune de ces femmes. Bien plutôt, une impression de parenté semble se dégager de ces représentations.

Tout s'éclaire dès lors. Cette procession dualiste expose des filles et des mères (ou des mères et des filles). Nous croyons entrevoir alors un dessein de l'artiste : la photographe liégeoise France Paquay nous inviterait à méditer sur ce qui unit et sépare dans cette transmission de la mère à sa fille et/ ou dans l'héritage que celle-ci garde de sa génitrice. (...)

Couvrez ce sein que je ne saurais voir ?

Il y a du nu. Du nu d'épaulé. Mais les portraits sont coupés à la naissance de ce que jadis on nommait « la gorge ». Qu'est-ce à dire ? Filant la métaphore du Tartufe, doit-on croire que « par pareils objets les âmes sont blessées » ? Ou que cela fait « venir de coupables pensées » ?

Ce n'est pas du tout ce que l'on ressent. Cette pudique monstration est pour moi le reflet d'une certaine modestie, d'une retenue voulue, presque d'une litote.

Laissons les idées jaillir, au risque de l'excès et de la projection. On pressent que peut-être l'artiste a voulu gommer un peu la corporéité elle-même. Le propos est sans doute plus complexe que la simple exposition des corps.

Suivant les principes des maîtres du soupçon, il nous reste alors à chercher ce qui se cache sous les espèces matérielles de l'œuvre proposée à nos regards.

La tentation est grande, déjà, de laisser vagabonder l'esprit : c'est comme si l'artiste nous faisait part d'un effarouchement, d'une distance avec l'idée de l'acte génésique. Comme si la maternité faisait ici l'économie de la sexualité.

Sans doute, se dit-on, c'est la raison d'une certaine sagesse dans le choix des modèles. Point de tyesses hispides ni de reines de beauté. Rien qui pourrait susciter le désir ou le rejet. On sent confusément que le propos est d'une autre nature. On comprend que l'œuvre qui se cache sous cette matérialité est un propos général, une idée « catholique » dans le sens que les grecs anciens donnaient à ce vocable, autrement dit un propos de nature universelle.

Des ectoplasmes sublimes

(...) Par une magnifique techné, France Paquay nous subjugue. Une habile superposition, ouvragée de transparences, nous montre alors un être chimérique : la mère encore enfant et la fille déjà mère. Nous ne savons plus qui est qui et surtout qui engendre qui. Et nous revient alors en mémoire une déclaration émouvante de l'artiste elle-même qui confiait être née une seconde fois lors de la naissance de sa fille.

Nous sommes alors emportés par une épiphanie. Ce qui nous apparaît c'est la maternité elle-même à travers ces visages mêlés. On se sent rayonnant car on a l'espoir et la croyance de frôler l'œuvre véritable. Si comme le dit Derrida et comme nous le croyons, l'œuvre d'art n'existe pas matériellement, si elle est spectrale par nature, quelle expérience magique de le sentir ici au propre comme au figuré. Car l'ectoplasme matériel de ces belles photographies, par le procédé même dont l'artiste a usé, est lui-même spectral et fantomatique. (...)

Où sont les hommes ?

Et les fils ? Et les maris ? Il n'y en a pas !

Sans doute, d'aucuns nous rappelleront que l'œuvre de France Paquay s'est souvent dépliée sous l'idée du féminisme. Et que, donc, les hommes ici n'avaient pas leur place.

Mais (...) l'idée qui me revient est celle d'une maternité désincarnée. On sent que ces générations féminines auraient pu se suivre par le miracle d'un procédé parthénogénétique. Retrouvant notre sentiment premier nous nous surprenons à imaginer que pour l'artiste la transmission est plus importante que la conception elle-même. De cette viduité, de cette absence de mâle, qui semble réserver l'acte sexuel à d'autres usages, émerge une survie, émouvante et étrange de la femme par la femme.

Un cycle s'amorce, où la fille devient mère et, parodiant un vers de Valéry, on a envie de crier : « c'est la mère, la mère, la mère toujours recommencée... »



© France Paquay



© France Paquay

Bio express de France Paquay

Après des débuts en autodidacte, France Paquay obtient son diplôme de photographie à l'École Supérieure des Arts de Saint-Luc à Liège en 2003.

Elle porte un intérêt tout particulier au reportage social et au portrait, liant étroitement dans ses travaux la nature humaine et les gens de la rue. Ceux-ci deviennent le reflet d'un regard simple, direct et dépouillé de toute fioriture.

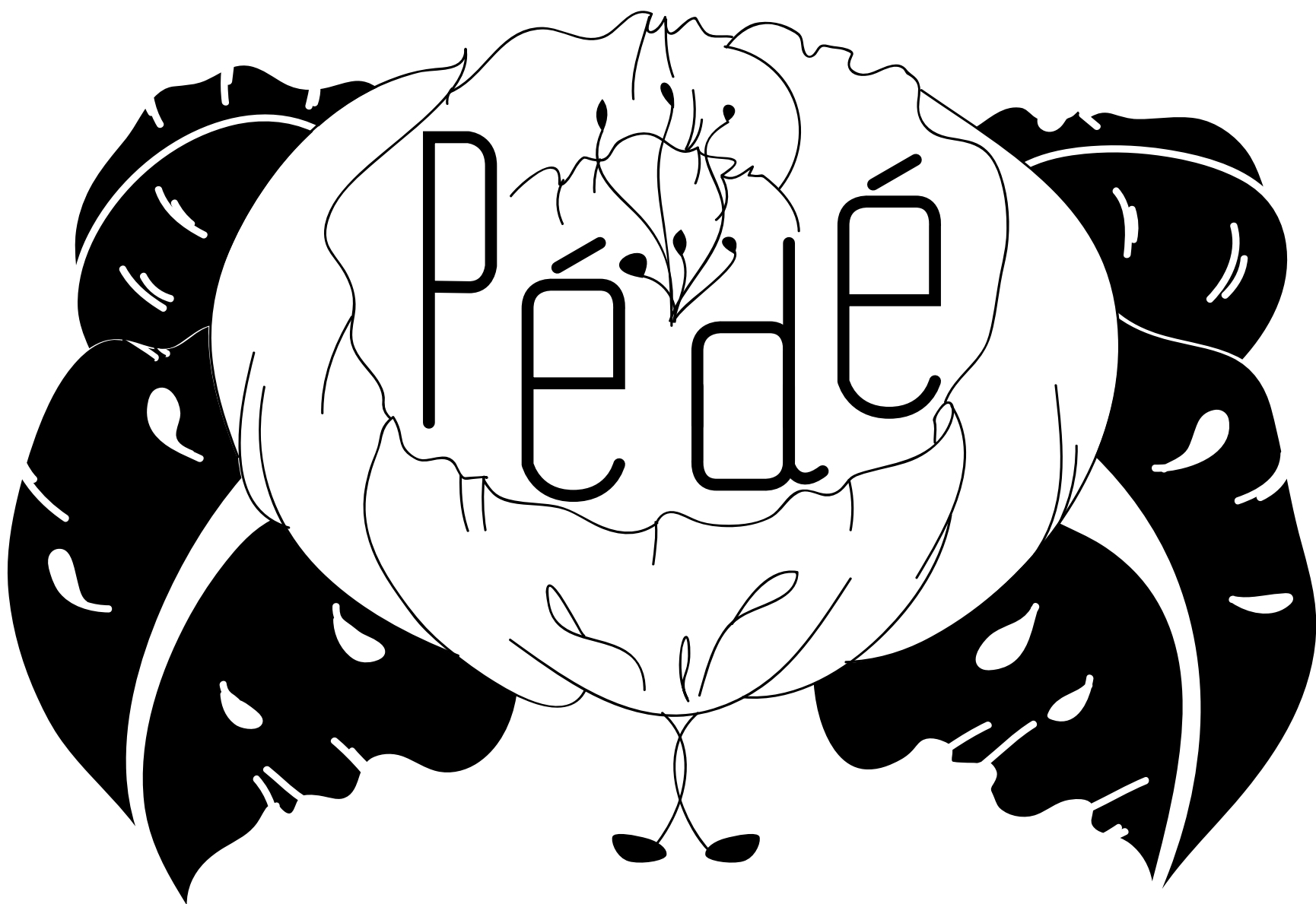
En quête d'une vérité crue, elle ne cherche pas à embellir la réalité, mais à la restituer et à la faire accepter telle qu'elle est, avec toutes ses imperfections.

Depuis une dizaine d'années, France Paquay travaille pour un centre de revalidation psychosociale pour adultes, où, entre autres, elle anime un atelier de création d'images et de photographie.

<http://francepaquay.blogspot.be>

Retrouvez l'intégralité du texte et d'autres images sur le blog de France Paquay.

L'exposition *Mère-Fille* est une production du Centre culturel de l'Arrondissement de Huy et du PAC Huy-Waremme présentée dans ses locaux en mars 2012.



LA FÊTE DES MÈRES, LA FÊTE DES PÈRES, DE VRAIS CADEAUX ?

En mai 2017, un scandale a heurté de plein fouet le monde de l'enseignement et des parents : une école bruxelloise avait osé décider de ne plus fêter les fêtes des mères et des pères au sein de son établissement, préférant souhaiter aux parents « de beaux moments en famille, quelle qu'elle soit ! » Et voici que cette affaire fait la une des journaux : traditions bafouées, perte des valeurs familiales, irrespect des besoins des enfants... Ces arguments et d'autres ont fusé, utilisés jusqu'à atteindre un paroxysme par l'expression de menaces personnelles faites à la direction, ou encore d'incendier l'école.



Si la fête des mères existe depuis la nuit des temps (en tout cas depuis l'Antiquité), elle n'est devenue fête nationale que depuis 1914 aux États-Unis, tandis que celle des pères n'a été décrétée fête nationale qu'en 1972. Aujourd'hui, force est de constater que les deux fêtes sont prises d'assaut par la dynamique commerciale, ventant en mai la multitude d'appareils électroménagers, débattant nombre d'offres promotionnelles pour le maquillage et le bien-être, tandis qu'en juin, c'est sur les rayons alcools, stylos, chaussettes et cravate que les projecteurs sont mis.

Sachant qu'entre 1991 et 2014 le nombre de familles monoparentales a augmenté de 51% en Belgique et qu'environ 22% d'enfants sont aujourd'hui issus de familles monoparentales, combien d'enfants vivent au quotidien la souffrance d'être séparés de leur maman ou de leur papa par un système de garde ? Comment éviter de donner aux enfants de parents séparés, décédés, absents, violents... l'impression d'être exclus d'un bonheur familial vécu par d'autres ?

Comment aussi, tout simplement, peut-on encore, sans crainte de blesser, avec une intention positive, prendre sereinement en charge, avec les enfants, la réalisation d'un cadeau pour son papa ou sa maman, en classe ?

Nous nous sommes donc demandés comment ces fêtes étaient vécues au sein de quelques écoles du coin, en allant à la rencontre d'enseignant-es et/ou de directions.

Nos questions ont porté sur ce que chacun-e faisait de la fête, si, au-delà de la fabrication du cadeau, les enseignants.e parlaient avec les enfants de valeurs familiales (qui est papa, qui est maman, que symbolisent-ils pour eux...), si les objets offerts ne reproduisaient pas trop de clichés (tablier de cuisine pour maman, porte-bic pour le bureau de papa...) et si pour eux, c'était à l'école de maintenir cette tradition qui, finalement, ne correspond plus vraiment aux réalités vécues par les familles et les enfants d'aujourd'hui ?

MADAME FRÉDÉRIQUE, INSTITUTRICE EN 6^e PRIMAIRE

« Actuellement nous fêtons la fête des mères et des pères à l'école. Pendant plusieurs années, nous avons choisi de ne l'organiser que pour les trois premières années du primaire, pas pour les plus grands. Il nous semblait que cela correspondait mieux aux plus jeunes. Ensuite nous ne l'avons plus fait, pour aucune raison particulière, et cela n'a posé aucun problème, ni aux élèves, ni aux enseignants, ni aux parents.

Ensuite nous l'avons à nouveau proposé à toutes les classes. Pour ma classe de 6^e, je laisse le choix de fabriquer un cadeau pour la personne que mes élèves souhaitent fêter. Cela peut être les grands-parents, les parrains ou marraines... une personne que l'enfant aime.

Nous ne parlons pas des valeurs liées aux parents ou à la famille avec la classe : la situation est parfois vraiment douloureuse pour certains enfants.

Actuellement, nous laissons à tous les élèves le choix de faire ou de ne pas faire un cadeau à l'occasion de ces fêtes. Et tous les enfants n'en font pas. Quand on les laisse libres, je trouve ça plus juste. On vit parfois des situations difficiles, d'enfants qui nous disent clairement ne pas vouloir faire de cadeau, pour des raisons personnelles, des situations vécues avec l'un ou l'autre parents ou beaux-parents, de parents décédés... On se pose de plus en plus la question de l'opportunité de fêter de cette façon les mères et pères, parce qu'on voit bien que certains enfants se forcent, ne participent pas de gaité de cœur. Dans tous les cas, je ne fais jamais de cadeau nominatif « papa » ou « maman ». Les retours positifs sur les cadeaux réalisés, j'en ai, et ils sont le fait de parents de familles où tout va bien.

Comme nous l'avons déjà fait, je ne pense pas que cela poserait problème si nous ne faisons plus de cadeau à cette occasion, ni aux parents, ni aux élèves. »



MADAME ÉLISE, INSTITUTRICE EN 2^e MATERNELLE

« Nous fabriquons un bricolage et une poésie, tant pour la fête des mères que la fête des pères. C'est l'occasion de parler des papas et des mamans. Quand il n'y a pas de papa ou de maman ou que l'un des parents s'occupe seul de l'enfant, j'adapte. Dans les situations plus compliquées, je vois ce qui a été fait l'an passé avec l'institutrice puis j'en discute avec l'enfant.

J'ai par exemple eu un élève qui avait deux mamans, je lui ai proposé de faire deux cadeaux, et l'enfant a choisi lequel il offrait à l'une et à l'autre, cela ne pose pas problème.

Au niveau des apprentissages, comme j'aime faire bricoler les enfants, j'utilise la fête en prétexte. J'en fais un moment créatif, je propose un objet utile, pas quelque chose qui va s'empiler et trainer dans un tiroir. Je choisis en général l'objet à réaliser.

Quand on fait parler les enfants sur ce que les papas ou les mamans font à la maison, en général, ils parlent de la même chose pour l'un et l'autre, on ne voit pas de différence dans la répartition des tâches. Cela permet aux enfants de parler d'eux, de leur papa ou de leur maman. Ils sont assez fiers d'en parler.

Maintenant, est-ce la place de l'école de faire ces fêtes ? On fait comme ça parce que ça existe depuis toujours, on ne se pose pas vraiment la question, c'est dans le calendrier comme d'autres fêtes.

Au niveau de l'image que peut véhiculer le cadeau... Dans ma classe je n'ai plus d'objets symboliques. J'ai adapté ma classe suite à une formation Montessori, il n'y a plus de jeux de fille ou de garçon, tout est mixte. Il me semble qu'il y a beaucoup de possibilités de ne pas reproduire des clichés dans les cadeaux.

Si nous arrêtons de fêter les mamans et les papas, je crois que chaque enseignant-e aurait son avis. Ce serait sans doute plus difficile pour certain-es que d'autres, je ne sais pas, je ne me suis jamais posé la question. Je crois qu'une fête des familles comme ça se fait dans d'autres écoles, ça serait chouette. Cela permettrait de ne pas mettre en évidence les situations plus difficiles et de partager avec les parents un moment.

Je trouve que fêter les papas et les mamans à l'école a plus de place que de fêter Halloween. »

MONSIEUR LE DIRECTEUR,
MADAME COLETTE
CLASSE D'ACCUEIL ET DE PREMIÈRE MATERNELLE
ET MADAME GIUSY
INSTITUTRICE DE 3^e ET 4^e PRIMAIRES

Chez Madame Colette, les petits de la classe d'accueil et de première maternelle ne se posent pas de questions. Pour maman et papa, on aime dessiner, on fabrique un petit cadeau, on apprend une chanson. Pour certains on prépare un repas à la maison, ou on va au magasin avec maman chercher quelque chose que papa n'a pas. Pour le choix du cadeau, Madame Colette propose chaque année quelque chose de différent, mais toujours une poésie. Pour l'objet, les idées viennent de l'institutrice ou des enfants, et chaque année la réalisation est différente. L'an dernier, la classe a proposé de changer un peu les habitudes et a invité les mamans à l'école pour une demi-journée de rencontre et de partage : les enfants ont dansé et chanté, offert leur cadeau mais surtout, ils ont passé du temps à l'école avec leur maman, à bricoler, à cuisiner...

Madame Giusy, pour sa part, propose aux enfants le cadeau à réaliser. Elle aurait peur, si elle laissait le choix aux élèves de faire ou non un cadeau, que les moins bricoleurs s'en déchargent et que les parents soient déçus. L'an passé, avec sa classe, ils ont invité tous les papas à l'école. Chaque enfant devait préparer quelque chose à partager tous ensemble. Ce qui était vraiment intéressant, c'est que presque tous les papas se sont libérés pour être présents. C'est ensemble que les papas et les enfants ont préparé à manger, puis ont partagé le repas. Une élève n'ayant plus de papa a proposé d'inviter son beau-père, elle était super contente, et un tonton était là pour un papa qui ne pouvait être présent. Selon Monsieur le Directeur, dans l'école, ils sont plus dans les schémas traditionnels. Il y a peu de mixité sociale, culturelle, ou dans les modèles familiaux, cela commence seulement à se ressentir légèrement.

« Si nous arrêtons de fêter la fête des mères ou des pères, je suis convaincu que nous n'aurions pas de tollé. Il y aurait bien sûr des réactions, mais elles seraient plutôt anecdotiques. Nous sommes en milieu rural et une toute petite école. Nous avons des liens très forts avec les familles, tout le monde se connaît. Et on peut se parler et s'écouter, la grande majorité des parents n'a pas d'idée arrêtée et ils sont vraiment ouverts. Bien sûr, on cherche toujours à ménager la chèvre et le chou, on essaie de décider dans l'intérêt collectif.

Nous avons aussi déjà notre fête des parents en quelque sorte puisque la fête de l'école, on l'appelle « la fête des parents ». Elle est là en fin d'année pour remercier les parents de leur investissement tout au long de l'année pour l'école, dans le comité...

Pour revenir au cadeau, aucun enfant n'a refusé d'en faire. Dans les situations plus difficiles, on en discute avec l'enfant et on trouve une solution qui lui convient, sans pression : quand le parent est décédé ou absent, l'enfant choisi de l'offrir à une autre personne dont il est proche. On essaie de cerner dans ces cas-là si l'enfant ne participe que pour faire plaisir à Madame, et c'est rarement le cas. Parfois aussi, quand on se remémore ce que nous, enfants, on a pu vivre, on se dit que le cadeau peut être pris comme un déclencheur, comme une perche tendue au parent concerné. »



SUR LES PAS DE...

Il y a quelques mois, un nouveau passage a été créé dans la parc Henrion (espace vert situé en face du Centre culturel) à Huy. Ce nouveau sentier est une opportunité pour l'équipe d'animation du Centre culturel de lancer un appel pour lui trouver un nom. Et pourquoi pas celui d'une femme !

Ce proposition n'a rien d'officiel mais pourrait être un premier pas pour féminiser un peu la toponymie à Huy et en région.

Comment participer ?

- ❶ Vous choisissez un nom d'une femme illustre, reconnue par le public, par la société civile... dans n'importe quel domaine : économique, culturel, politique, éducation, scientifique... (pas le nom de votre collègue préférée sauf si elle est illustre et reconnue !)
- ❷ Vous inscrivez son prénom et son nom sur la plaque de rue et vous complétez les informations ci-dessous.
- ❸ Vous détachez le volet et l'envoyez ou le déposez au Centre Culturel de Huy.

Les différentes propositions seront exposées Galerie Smet, au Centre culturel jusqu'au mardi 27 mars 2018.

NOM :

PRÉNOM :

PRÉSENTATION DE LA PERSONNALITÉ CHOISIE :

.....

.....

.....



SENTIER

UNE VULVE EN VILLE

Ou comment poser la question de la place des femmes dans la sphère publique.

À priori, la sphère publique (les lieux, les fonctions...) est accessible à tout le monde de façon égale. Et pourtant, des études tendent à montrer que les femmes et les hommes ne s'y inscrivent pas de la même manière. Chacun-e utilise certains espaces plus que d'autres, à certains moments plus que d'autres, pour certaines activités plus que d'autres.

Où trouvez-vous que la femme devrait être plus présente ?

Où trouvez-vous qu'il y en a trop ?

Le petit jeu auquel nous vous invitons à participer consiste à bricoler une petite vulve en papier (comme symbole de la femme) et de la placer à un endroit où la (non-)présence de la femme vous interpelle.

Bricolons donc !

Détachez cette double page pour la découper, plier, coller selon les instructions et réaliser ainsi une jolie vulve.

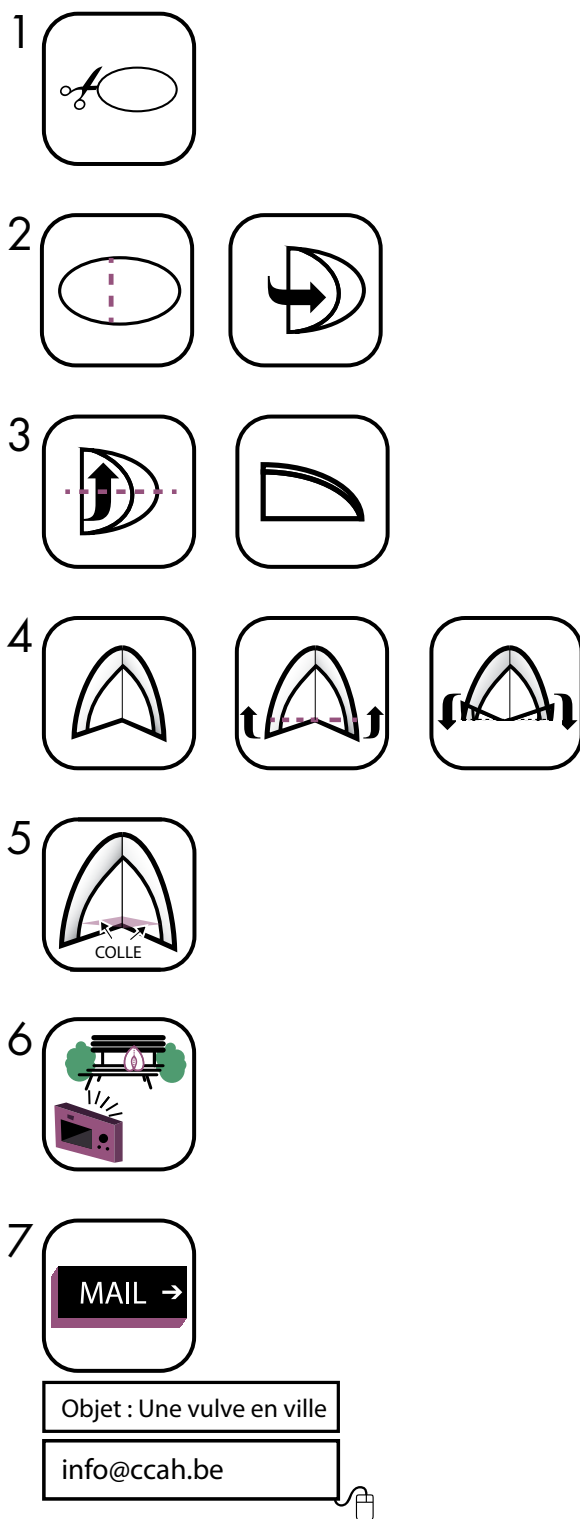
Ensuite, posez-la dans un lieu (extérieur ou intérieur) dans la ville de Huy ou dans les environs, photographiez-la. Peut-être devrez-vous créer une petite mise en scène pour faire comprendre votre propos...

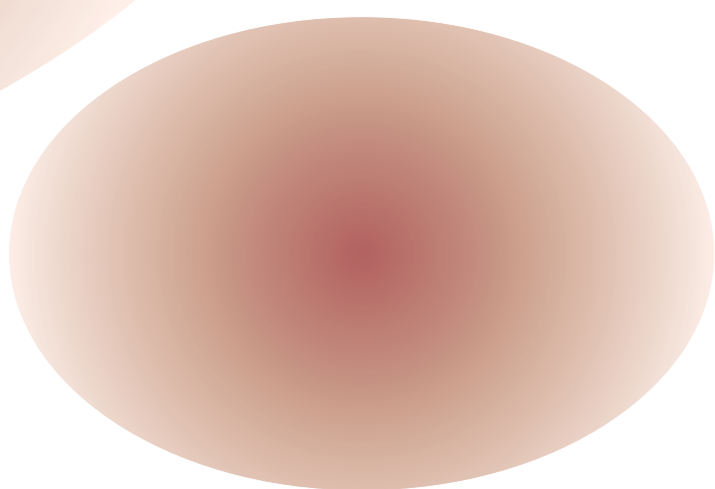
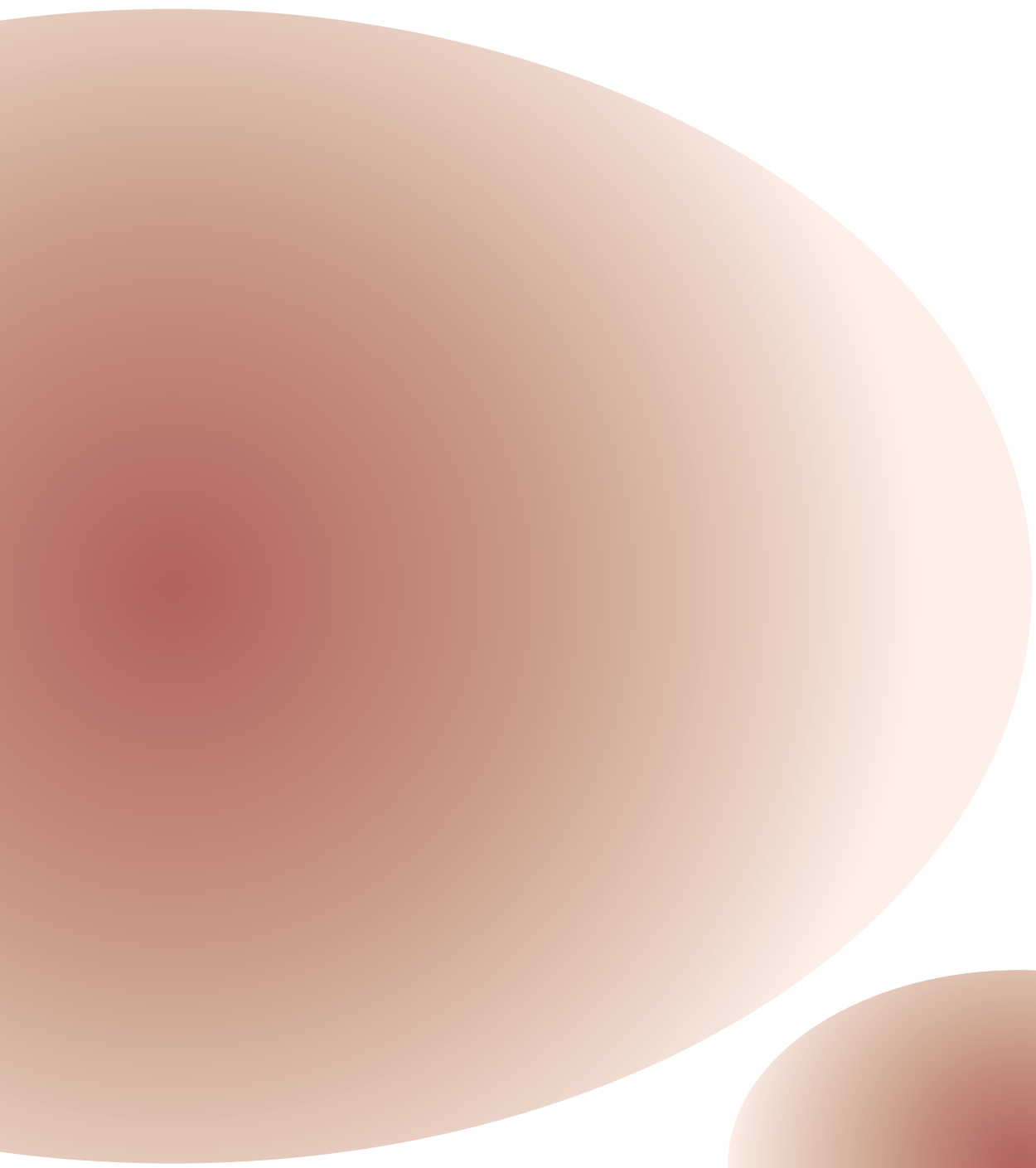
Enfin, envoyez-nous votre photo et son commentaire explicatif à : info@ccah.be ou déposez-la au guichet du Centre culturel. Nous l'afficherons dans la galerie Smet, au Centre culturel, jusqu'au mardi 27 mars.

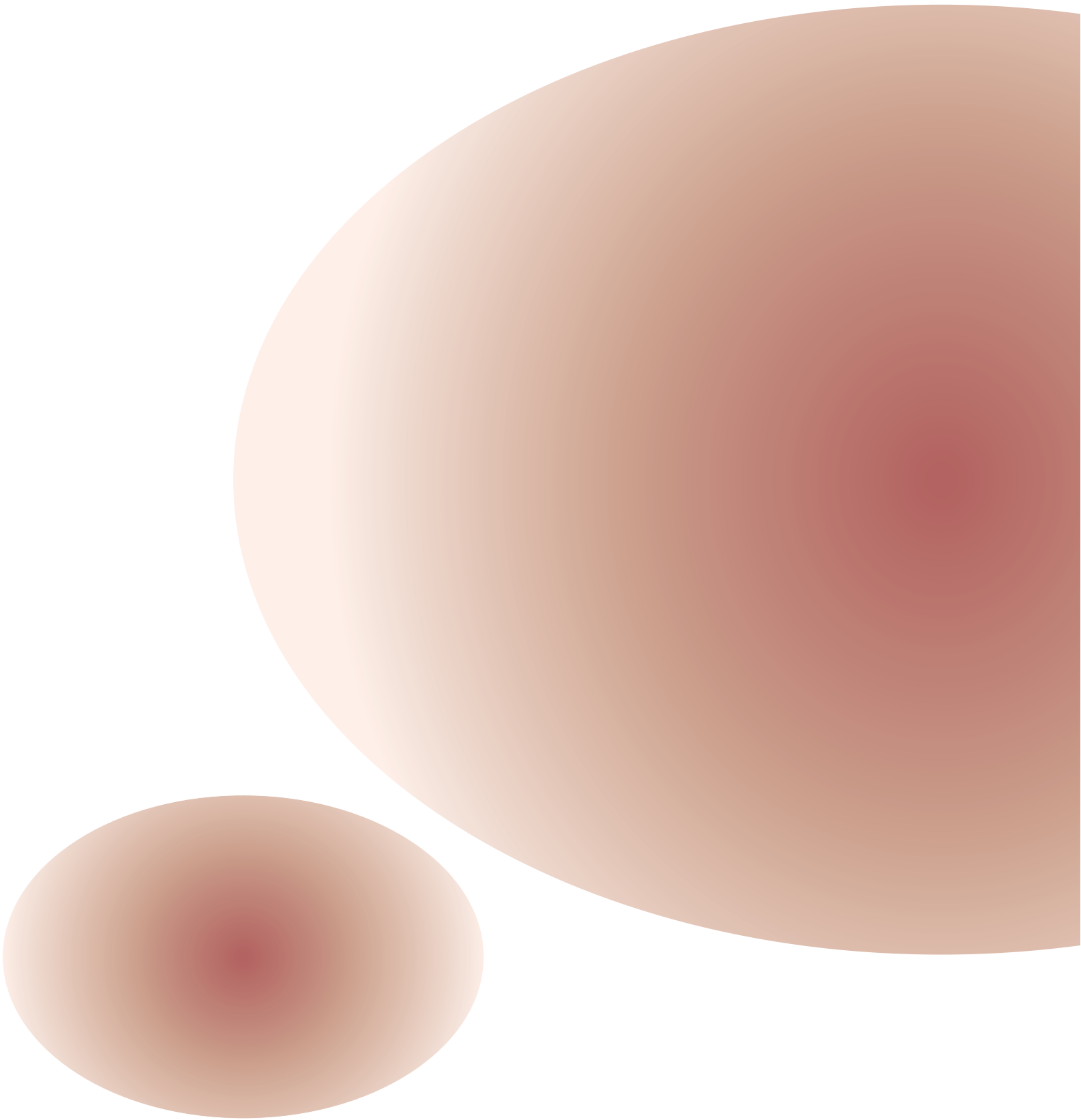
UNE VULVE EN VILLE

Ou comment poser la question de la place des femmes dans la sphère publique.

Ce pliage vous est proposé en deux formats.











AMÉLIEN LEDOUPPE, L'AMOUR TOUT CRU

Jeune photographe encore étudiant à l'École Supérieure des Arts Saint-Luc à Liège, Amélien Ledoupe raconte sa vie à travers son travail d'images et nous fait découvrir sa communauté, ses amis, et ses rencontres. Dans sa série « Anges », il dévoile avec beaucoup de douceur des portraits de personnes transgenres ou de jeunes dont la sexualité et le genre se définissent hors des « normes » préétablies.

Tes images nous montrent une part de ta vie et nous fait découvrir tes rencontres amicales ou amoureuses avec beaucoup de poésie, de lumière et de légèreté. Comment expliques-tu le titre de la série, « Anges » ?

Je choisis toujours des titres courts, dont l'évidence me frappe, pour lesquels je ne dois pas réfléchir trop longtemps. Vers mes 16 ans, j'ai décidé de parler de ma transidentité à mes parents. À l'époque, je craignais qu'ils n'acceptent pas. J'ai la chance d'avoir une famille très ouverte, et mon père m'a alors répondu par : « Tu es un ange, les anges n'ont pas de sexe. » J'ai toujours trouvé cette phrase très belle, très poétique, et tellement forte que j'en ai fait le titre du projet.

Ce travail réalisé sur cette communauté transgenre à laquelle tu appartiens t'oblige-t-il à t'expliquer sur ton identité de genre ?

En ce qui concerne les modèles, je n'ai pas eu besoin de m'expliquer puisque nous sommes, pour la majorité d'entre eux, des amis de longue date.

De manière plus générale, j'ai bien moins d'explication à fournir qu'à mon habitude ! Depuis que « Angès » existe, les gens ont cessé de me demander dans quelle « case » je rentrais. J'imagine que le fait d'être confronté à tous ces portraits sans genre et sans étiquette peut faire réaliser qu'il n'y a jamais vraiment de frontières à ce que l'on est, ou ce que l'on veut être.



© Amélien Ledoupe

Les portraits montrés nous renvoient aussi vers des questions d'identité sexuelle. Quelles seraient les questions à propos ou les plus pertinentes pour toi si une de tes connaissances venait t'aborder sur le sujet ?

Il m'arrive souvent de tomber sur de grands curieux. Les questions les moins pertinentes sont malheureusement les plus nombreuses. « Comment fais-tu l'amour ? » ou même « Comment ton partenaire te considère-t-il ? » et allant parfois jusqu'à des questions plutôt malsaines je pense, si l'on s'imagine qu'on ne les poserait pas à une personne cisgenre (hétérosexuelle).

Il est pertinent de demander, si on l'ignore, quelle est la différence entre le genre et l'identité sexuelle. Beaucoup de personnes se trompent totalement sur ce sujet, pourtant un des plus importants.

Pour certains, que je sois une personne transgenre influe directement sur ma sexualité. Pour quelques personnes transgenres, c'est le cas. Pour d'autres, pas du tout. Nous sommes tous différents, et il n'existe aucune généralité valable même au sein d'une communauté comme celle-ci.

L'identité sexuelle, c'est quelque chose qui peut être très public, comme très pudique. Je trouve pertinent de demander, dans tous les cas, quelle identité sexuelle se rapproche le plus de celle à laquelle on appartient. Mais il ne faut pas aller plus loin, du moins, pas sans l'accord évident de la personne.

Par contre, concernant le genre, demander à la personne le pronom qu'elle souhaite est une question extrêmement importante, qu'il ne faut pas avoir peur de poser. Savoir ce qui lui convient est tout simplement une question de respect. Même si cette question peut parfois être blessante, elle évite beaucoup d'autres blessures par la suite.

Pour ma part, je ne serais gêné d'aucune question, car je pense que répondre clairement aux questions, même aux pires, peut faire réaliser à l'autre ce qu'il est en train de demander. De plus, donner certaines clefs peut permettre aux gens de mieux comprendre la transidentité.

Dans ces photographies, il n'y a pas que des visages, des paysages se dévoilent. On découvre une atmosphère très délicate et onirique. Qu'apprend ta photographie sur toi-même ?

Mon amour de l'humain est probablement le fait le plus criant; j'en photographie extrêmement souvent. Je pense que je suis « amoureux » de chaque personne que je photographie. Je suis très admiratif de notre complexité, de notre force, mais aussi de nos faiblesses. Je trouve l'humain intrigant. Si, parfois, on trouve des paysages dans mes travaux, c'est qu'ils représentent une part blessée de ce que je raconte. Couverts d'incidences, de déchirures, sur des films abîmés ou périmés, mes paysages sont le reflet de la part sombre du thème abordé.

Au final, il s'agit d'une extension de moi : une personne probablement très ouverte, qui parle beaucoup, mais dont le côté sombre est toujours discret, enfoui, lointain.

On se rend compte dans tes recherches qu'il y a une dimension plastique indéniable. Dans tes séries, des couleurs tantôt affadies ou très pop sont choisies. Le noir et blanc est expérimenté joliment et tes images offrent souvent une texture particulière et très raffinée. Déjà, on sent de l'amusement, une assurance et une belle liberté sensible. Qu'attends-tu pour l'avenir, as-tu une direction choisie ?

Le domaine de la photographie est difficile d'accès, et même si j'aime la photographie, je pense qu'elle restera toujours un hobby, quoi qu'il arrive. La raison est simple : je veux pouvoir m'amuser longtemps, et ne pas faire d'elle un travail. C'est pour cette raison que j'ai étudié le graphisme auparavant. Je ferai probablement un métier d'art, mais toujours en laissant à la photographie une place dorée, luxueuse.

Je continuerai dans cette optique, en espérant qu'elle puisse aussi être, au-delà d'un simple hobby, une expression, un moyen de donner la parole à d'importants sujets.

Pour découvrir le travail d'Amélien Ledoupe
www.instagram.com/ledoupe.art/
www.facebook.com/Ledoupe.art/



© Amélien Ledoupe



© Amélien Ledoupe



DOMINIQUE, OÙ TRAVAILLES-TU ?

Lors d'une journée de travail* qui avait pour objectif de favoriser la mixité de genre dans les milieux professionnels, nous avons recueilli les témoignages de trois personnes occupant des emplois encore perçus comme « genrés » et de deux représentantes d'entreprises sensibilisées à la mixité au sein de leur personnel.

ADELIN TEFLIN, RESPONSABLE DU RECRUTEMENT AUX TEC



La mixité de genre au sein des TEC s'est installée tout naturellement. Elle s'est construite au fil des candidatures reçues, qui ont été traitées sans aucune discrimination d'âge, de sexe, d'origine...

La première femme conductrice a intégré nos services en 1989. Il n'y avait pas plus de cinq femmes dans cette fonction de chauffeur au début, puis à partir des années 2000, c'est devenu plus régulier. Les femmes constituent à ce jour 25% de l'effectif total du TEC, qui compte 1800 personnes, dont 1200 conducteurs et conductrices. Nous recevons 8% de candidates pour cette fonction exercée

par 6,6 % de femmes aux TEC. Par contre, dans les métiers liés à l'entretien des véhicules, nous n'avons aucune femme, et n'avons reçu aucune candidature féminine.

L'intérêt pour cette profession de conductrice augmente cependant auprès des femmes. Et à force d'en voir au volant des bus, cela donne des idées aux autres.

Bien sûr la gestion du stress dans l'exercice de ce métier doit être maîtrisée, et il ne faut pas nier les exigences sur le plan commercial, mais au moins au sein de l'entreprise les femmes sont traitées de la même manière que

les hommes. A travail égal, salaire égal.

Il arrive parfois que certaines personnes refusent de monter dans un bus conduit par une femme. Les préjugés restent encore prégnants pour certaines personnes, qui n'ont alors d'autre ressource que de monter dans le bus suivant, en espérant qu'un homme sera au volant ! En ce qui concerne les admissions, tout le monde est soumis à un examen écrit, comprenant des questions de calcul, de français, de code de la route... Ensuite un entretien est prévu, ainsi qu'une visite médicale. Pour des raisons de sécurité liées à la position dans l'habitacle, la taille de la personne au volant doit se situer entre 1,60m et 1,95m.

Le pourcentage de réussite des femmes est identique à celui des hommes.

L'accueil des femmes n'a pas nécessité d'adaptation lourde en dehors de la mise à disposition de vestiaires et de douches séparées. Concernant l'uniforme, les conductrices peuvent choisir de porter la jupe ou le pantalon.

En cas de grossesse, les conductrices sont écartées par la médecine du travail en raison des vibrations subies dans un bus. Et l'allaitement n'étant pas envisageable à bord des bus, les mères sont prises en charge par la mutuelle...

L'appréciation des conductrices est positif tant sur l'exercice de leur fonction que sur leur vécu au sein de l'entreprise.

* Organisée le 12 décembre 2017 par la Chambre Emploi-Formation de Huy-Waremme (IBEFE), en partenariat avec la Province de Liège et le Centre culturel de Huy.

ALAIN TOMBEUR, PUÉRICULTEUR



J'ai choisi ce métier plutôt par élimination. En effet, j'étais en décrochage scolaire, et je n'étais pas attiré par les métiers manuels. J'aurais souhaité exercer le métier d'éducateur, mais je n'avais pas le diplôme requis. Jamais je n'aurais pensé m'occuper de bébés, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau-né dans la famille...

Alors je me suis tourné vers la formation d'auxiliaire de soin ou puériculteur. Quand j'ai terminé mes études, j'ai été sollicité par mes condisciples pour me diriger vers l'une ou l'autre de ces professions, et mon choix fut la puériculture.

Dans mon parcours scolaire, je n'ai pas été chouchouté mais le groupe s'est tout de suite bien positionné vis-à-vis de moi, j'étais bien dans ma peau. Quant à mes parents, dans l'ensemble ça s'est bien passé, l'important était d'obtenir un diplôme. Quand j'ai commencé à travailler, mes collègues ont bien été surpris au départ, mais après tout, le rôle du père a évolué, et globalement je fus bien accepté dans la profession, grâce sans doute à l'évolution des mentalités. Par contre

ma famille a eu du mal à comprendre ma persévérance en tant que puériculteur : « Ce n'est pas un travail ! Ce n'est pas valorisant pour un homme ! » Cela ne m'a pas touché d'exercer un métier plutôt occupé par des femmes. D'ailleurs, pouvoir en témoigner ici prouve bien une évolution, qu'on arrive à dépasser les stéréotypes. J'espère que l'évolution sera toujours aussi positive, et que ce sera de plus en plus facilement accepté pour les suivants.

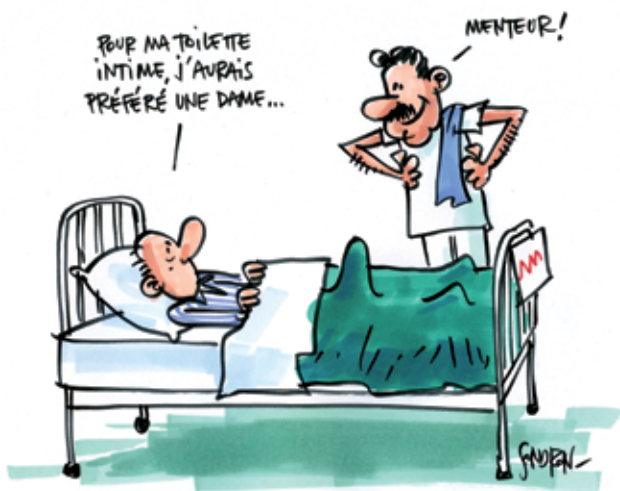
Les difficultés que j'ai pu rencontrer varient en fonction des équipes. Quand on est face à une impasse,

il faut pouvoir emprunter une autre voie ou trouver des moyens de faire passer l'idée qu'on défend. Le fait d'être motivé aide à faire sa place.

C'est aussi une question d'attitude. En cas de difficulté, on peut toujours trouver des solutions. Si on est confronté au refus de certains parents, il faut pouvoir rassurer. On ne peut accepter de discrimination de leur part.

Pour n'importe quelle profession, l'entreprise doit prendre le risque de la mixité, et bien sûr, si le client refuse ce choix, il ira voir ailleurs. Pour changer les mentalités, il faut rester ferme par rapport à la politique de mixité. Je n'ai jamais été confronté à une objection de la part des collègues ou des parents quand il s'agissait de changer les langes, par exemple. Un jour, des parents qui accompagnaient leur enfant à la crèche, me demandèrent où était la dame. Alors je répondis avec un sourire que la dame, c'était moi ! Il faut leur laisser le temps de s'y faire...

THIERRY DELHALLE, AIDE-SOIGNANT



J'ai exercé le métier de couvreur pendant 23 ans, jusqu'à mon licenciement pour des raisons de dumping social. Pour retrouver de l'emploi dans ce domaine, ce n'était pas facile vu mon âge. Petit, j'aurais voulu être astronaute ! Mais le métier d'infirmier me plaisait aussi. Mes parents me l'interdirent car ils estimaient que ce n'était pas un métier

pour les hommes. Je me suis donc dirigé vers la menuiserie-ébénisterie, alors que je préférerais le secteur de l'aide à la personne...

Alors après mon licenciement, j'ai repris des études de promotion sociale à l'IPEPS de Huy. Cette fois j'ai choisi un secteur qui correspondait à mes envies de jeunesse et qui offrait plus de débouchés, et en juin dernier, à 46 ans, je suis devenu aide-soignant !

Au début de mon nouveau parcours scolaire, j'ai dû prouver ce que je valais, démontrer mes capacités à exercer ce métier. Il est vrai que j'ai été un peu « chouchouté » au départ, mais cela ne fut pas plus facile pour autant, même si on me passait un peu plus de choses : on me posait moins de questions, mais on m'en demandait plus en travaux pratiques. Je n'ai jamais eu de remarques désobligeantes en tout cas !

Lorsque je révélais mon nouveau métier dans mon entourage, on me souhaitait bien du courage ! « Les femmes ont plus de facilités que les hommes dans ce domaine », me disait-on, et ces remarques circulaient même au sein du secteur. Mais je n'ai jamais baissé les bras !

Finalement les réactions sexistes sont devenues assez rares. Il faut vivre avec son époque, et aujourd'hui, on compte de plus en plus d'hommes qui s'occupent des patients. Quand je suis arrivé dans le service, il y avait déjà quatre hommes qui exerçaient ce métier. Et si cela pose problème à certaines personnes, à moi cela n'en pose absolument pas !

Je ne rencontre pas beaucoup de réticences non plus quand je procure des soins à une femme. Par contre j'ai été confronté au refus d'un homme, qui préférait être soigné par une femme ! On me dit pourtant quelquefois que je suis plus doux et plus calme que certaines femmes...



La direction du groupe international situé à Paris a décidé il y a quelques années d'accueillir plus de femmes au sein de la société, alors que son domaine d'activité touche à la gestion du pétrole, au câblage électrique, bref des domaines plutôt techniques... Une stratégie de féminisation de l'emploi a donc été décrétée. Le taux d'emploi des femmes se situe aux alentours des 23%. L'objectif est d'atteindre 50% de travailleuses. Au Conseil d'Administration on compte 17% de femmes. Depuis cette décision, les nouveaux engagements sont à 50% réservés aux femmes. Après une période transitoire de 4 ou 5 ans au niveau du management, nous avons assisté à une évolution positive de la part des responsables. Quant aux congés parentaux, s'ils ne sont pas sollicités de manière égale, les hommes commencent à en prendre.

La formation reçue est identique pour les deux sexes. Pour ma part je travaille au service achats. Il s'agit d'un métier assez technique, qui consiste à fournir des chantiers. Cette fonction n'est pas insurmontable pour une femme qui compte 25 ans d'expérience. Les contacts avec les vendeurs se passent plutôt bien, et je peux être ferme dans la négociation, même sur des sujets techniques. Aux dires de certains de mes interlocuteurs, « pour une dame, je sais négocier... » ! Au niveau du personnel ouvrier, les candidatures féminines ne sont pas acceptées car les aménagements nécessaires seraient trop coûteux. Il y a eu une seule exception pour une soudeuse câbleuse très efficace dans son domaine. Elle fut finalement engagée et sait se faire respecter. Elle est très motivée, et d'un caractère bien trempé. Un premier pas ?

JULIE DEMULDER, MATELOTE



J'ai toujours été attirée par les métiers en rapport avec l'eau, comme ceux de docker, ou pêcheur... J'ai suivi des études professionnelles que j'ai à chaque fois réussies en boulangerie, cuisine, aide-soignante ou la vente, mais je n'avais pas envie d'exercer ce genre de métiers. Alors à 22 ans, après cinq ans d'études pour obtenir mon CESS, j'ai été engagée au port des Yachts. J'ai suivi une formation de matelot sur la péniche « Province de Liège ». Mon stage fut concluant et on me proposa d'ailleurs de le prolonger d'une semaine. J'ai décroché ensuite un CDI après avoir réussi mon examen et maintenant, un mois sur deux, je suis en mission sur l'eau ! Dans ma classe nous étions trois filles et onze garçons. Les trois filles et quatre garçons ont réussi ! Nous étions

traitées de la même manière que les garçons. En préalable, le capitaine prit la parole pour demander de respecter les filles à bord, et tout s'est toujours bien passé. Quand je parlais de mon métier à des connaissances, j'avais des réactions du type « C'est ça, tu es lesbienne quoi ! » Mais mes proches n'étaient pas étonnés. On croyait cependant que j'exercerais ce métier dans les domaines du tourisme ou des loisirs, mais quand j'ai obtenu mon CDI pour le transport de marchandises, ça n'est pas bien passé... « Heureusement que ta fille a 14 ans », disait-on, car partir un mois sur deux, c'était aux yeux des autres un gros problème. Mais moi, j'aime les voyages et le « lourd »... Ma fille avait 13 ans quand j'ai commencé à travailler. Je suis en instance de divorce, et nous avons négocié à l'amiable une garde partagée d'un mois sur deux. Quand je suis en voyage, elle est chez son père, qui est informaticien. Tout se passe pour le mieux. Il est très ouvert. D'ailleurs lors de la naissance de notre fille, il a pris un congé parental tous les mercredis. Ce ne fut pas facile pour lui, car à son travail on l'a insulté, l'accusant d'être homosexuel, d'être un parasite pour la société, d'être soumis à son épouse. Mais il m'a toujours encouragée. Il reste quand même un problème culturel. Après tout,

on ne demande pas à mon frère militaire comment il fait avec les enfants quand il part pour de longues périodes ! Et bien sûr, en ce qui me concerne, dès qu'il y a un petit problème avec ma fille, on met ça sur le dos du métier que j'exerce...

En fait je rencontre très peu de difficultés. Pendant les vacances scolaires, ma fille m'accompagne pendant un mois. Avec mes collègues, tout est OK ! Au début, j'avais un collègue matelot sexiste. Finalement, c'est moi qui le remplace... Comme le dit le capitaine aux hommes qui exercent le même métier que moi, « une matelote, c'est comme un homme sauf que c'est une femme » ! C'est bizarre, mais quand on me voit rentrer à la maison avec mes bagages, ceux qui me croisent me disent « tu reviens de vacances ? ». Et je réponds « Non, je suis matelote ». « Ah dans le tourisme ? » demande-t-on alors. « Non, dans le transport de marchandises ». Alors, la conversation finit souvent sur un blanc... Je dois avouer qu'il y a bien une différence de masse musculaire entre mes collègues masculins et moi, et que j'ai un peu de mal avec les écoutes de 200 Kg. Mais finalement ça vient avec l'expérience... Et franchement, je me sens aujourd'hui comme un poisson dans l'eau !





SELFILLES

QUEL FÉMINISME EN PHOTOGRAPHIE À L'HEURE DES BLOGS ET DES RÉSEAUX SOCIAUX ?

Aujourd'hui, les femmes sont nombreuses à s'emparer du médium photo dans des stratégies plus ou moins militantes d'affirmations personnelle, artistique, professionnelle, politique.

Nous interrogeant sur l'idée du féminisme en photographie aujourd'hui, nous avons rencontré plusieurs femmes photographes, dévoré des images, plongé dans une passionnante littérature. Et nous avons notamment découvert le concept du « male gaze ».

Le male quoi ?

L'expression *male gaze* (regard masculin) est devenue centrale dans le vocabulaire du féminisme anglophone pour définir la domination du regard masculin dans la culture visuelle populaire.

Ce concept est développé en 1975 par la critique de cinéma Laura Mulvey. Elle utilise le cadre de la psychanalyse pour mettre en évidence les rapports de pouvoir à l'œuvre dans le regard : les observés se trouvent définis en fonction des valeurs et préférences des observateurs. L'autre idée principale est que le regard est généralement considéré comme un rôle masculin actif, tandis que le rôle passif d'être regardé est accepté comme une caractéristique féminine.

Le « regard masculin » est à donc l'œuvre lorsque la caméra place le spectateur, homme ou femme, dans la perspective d'un homme hétérosexuel. Le spectateur et la spectatrice sont contraints à voir le film de ce point de vue, ce qui contribue à l'ériger en norme et à rendre invisibles les genres et sexualités qui ne rentrent pas dans ce schéma regardants—regardées.

Ce que confirme toujours, quatre décennies plus tard, Abigail Solomon-Godeau, critique et historienne d'art et de photographie américaine. « Le regard masculin est le regard par défaut, une sorte de norme culturelle. Et pourtant, nous ne sommes pas que des femmes et des hommes, il existe tout un spectre de sexualité, d'indentification, qui n'est pas forcément conforme au genre social, culturel. Mais on ne peut échapper à la question du genre, car elle tourne autour des possibilités, des limites et des discriminations auxquelles les femmes sont confrontées. »

Bien au-delà du seul cinéma, le *male gaze* peut être étudié dans tous les domaines de la culture visuelle : publicité, bande dessinée, banques d'images, jeux vidéos... et bien sûr photographie.

La photographie que, chacun-e à notre niveau, nous côtoyons quotidiennement. Nous sommes aujourd'hui toutes et tous devenus consommateurs-trices d'images.

Regardez-moi dans les yeux...

Selon Charlotte Jansen, auteure du livre *Girl on Girl*, il existe un plaisir fondamental à regarder les femmes. Celui-ci tend à compliquer la place centrale qu'elles occupent dans la culture visuelle. La visibilité féminine en tant que sujet en photographie est à la fois réelle et profondément parcellaire, orientée par des contextes spécifiques tels que la publicité, la presse magazine « classique », l'érotisme ou la pornographie. Ces points de vue s'affichent également en ligne, dans la masse des trillions de photographies produites et partagées chaque année.

« L'histoire de la représentation des corps des femmes comme des objets du désir hétéronormatif est si ancienne et si répandue que nos yeux sont entraînés à saisir les indices, à étudier l'appel sexuel de toute femme qui apparaît dans une image. En photographie, c'est particulièrement problématique, car presque toutes les photographies de femmes que nous rencontrons tentent de nous vendre quelque chose. »

Du photojournalisme aux démarches artistiques et jusque dans nos smartphones, l'expression photographique peut donc véritablement être le terrain d'une lutte symbolique et politique qui passe par le renversement des stéréotypes sociaux et la réappropriation du corps féminin par des femmes regardant d'autres femmes. Mais la bataille de la visibilité n'est pas encore gagnée.

En Belgique, on compte deux hommes photographes pour une femme. Cette surreprésentation masculine peut étonner quand on sait que les élèves des formations en photographie sont pour 2/3 des filles et qu'on retrouve la même proportion au niveau des diplômés-es. Les hommes sont pourtant plus nombreux à exercer effectivement et durablement une activité professionnelle dans le secteur de la photo, tandis que les femmes décrochent plus rapidement. À partir de la catégorie des 35-44 ans, les hommes composent ainsi 2/3 de la profession. *

Le sexisme « traditionnel » s'est souvent appuyé sur une exclusion (des écoles, des cercles intellectuels, des lieux de pouvoir ou de décisions politiques...). Si nous n'en sommes plus là ici aujourd'hui, comment expliquer ces différences qui subsistent entre trajectoires masculines et féminines ? Pour une part importante, par le fait que se cumulent pour les femmes des obstacles symboliques et matériels. Citons par exemple la difficulté d'articuler une vie professionnelle prenante (résidences, reportages) avec une vie de famille dont elles gardent le plus souvent la charge (symbolique).



Il est par ailleurs intéressant de remarquer que l'adjonction du terme « femme » dans l'expression « femme photographe » la distingue du terme universel (et l'universel est toujours masculin). La féminité, articulation idéologique entre le sexe (la distinction biologique entre mâles et femelles) et le genre (l'organisation socioculturelle du sexe biologique) devient un élément constitutif de l'œuvre de l'artiste. Elle semble appeler une approche spécifique de son travail alors que la masculinité du photographe homme va de soi et ne se trouve pas soulignée.

Pour Abigail Solomon-Godeau, le genre a façonné les femmes photographes selon l'époque, le milieu social et culturel. « Les femmes ont été conditionnées par les normes de la profession. On dit par exemple qu'elles se distinguent dans la photographie d'enfants, les sujets « doux ». Mais cela dépend des femmes. Les sujets dits féminins réalisés par des femmes dans l'histoire de la photographie sont d'avantages à imputer à la séparation des sphères d'activités ». De fait, on ne peut photographier que les milieux, les zones, les réalités qui nous entourent ou auxquelles on peut avoir accès.

À l'heure où certaines femmes photographes se réjouissent de l'existence de prix leur étant réservés, d'autres ne veulent pas y participer. Leur revendication est que leur travail soit jugé de la même manière que celui de leurs collègues masculins. Cependant, si elles refusent qu'il soit interprété à l'aune de la « féminité », elles sont nombreuses à reconnaître la possibilité qu'il puisse exprimer des problématiques particulières, notamment féministes.

Avant de revenir sur ce point, et parlant de problématique, il convient aussi de s'interroger sur la façon dont les photographies réalisées par des femmes sont montrées, dans quelle mesure elles intègrent les circuits de diffusion et d'exposition.

Une enquête menée par le magazine français Fisheye nous apprend que, en mars 2017, seuls 12% de photos de la presse quotidienne française étaient signées par une femme. Sur les dix dernières années, les femmes ne représentent que 22% des photographes exposés-es dans les institutions de l'hexagone. Le succès de quelques-unes ne doit donc pas masquer la sous-représentation numérique et salariale (il existe une différence de 29% à l'avantage des hommes) des femmes photographes. L'art n'est pas au-dessus des discriminations.

Les trois principaux défis des femmes photographe seraient donc d'être légitimes, reconnues, et pour cela visibles. On le comprend, dans ces contextes, les plateformes de diffusion de contenu en ligne sont des espaces précieux pour celles qui cherchent à partager leur travail. Offrant une grande liberté curatoriale/éditoriale et une audience potentielle à l'envergure inédite, les blogs, Pinterest, Instagram, Facebook... apparaissent comme de vrais enjeux. Et une réelle tension s'y exprime entre la correction et la reproduction de la culture visuelle au masculin.

Si on prend le temps d'y réfléchir, il est en effet difficile, devant les selfies et les moues adoptées par des milliers de femmes, parfois de très jeunes filles, de ne pas ressentir le male gaze à l'œuvre. Ayant assimilé les canons à obsolescence programmée de notre époque, elles cherchent à y correspondre. Seules depuis leur salle de bain, entre copines (et après 22 prises pour avoir l'image parfaite sur la

plage), c'est in fine à un regard masculin et hétérosexuel qu'elles s'adressent la plupart du temps. Même quand il est absent, même quand il n'est pas le destinataire direct de l'image, il reste sous-entendu.

Mais bien sûr, et heureusement, l'autoportrait (terme utilisé jusqu'à ce que « selfie » devienne le mot de l'année en 2013) n'est pas condamné à participer à la perpétuation de l'hégémonie du regard masculin. Dès les années 60, partout dans le monde occidental, cette pratique a accompagné les recherches et expressions féministes dans l'art. Et aujourd'hui, une nouvelle génération d'artistes utilise cette forme pour mieux caricaturer leur statut et les typologies sociales auxquelles l'imagerie féminine est encore majoritairement cantonnée.

Rupture et réappropriation

Elles sont en effet de plus en plus à s'emparer du droit de s'auto-objectiver et d'exploiter leur image. Le début d'un processus d'émancipation imparfait mais très important amenant certains-es, dont Charlotte Jansen, à parler d'un « female gaze ». « La photographie a une énorme influence sur nous, et le fait que plus de femmes que jamais soient maintenant derrière l'objectif est significatif, parce que nous voyons des choses sur nous-mêmes que nous n'avions jamais vues auparavant. Jusqu'à présent, la plupart des images de femmes auxquelles nous avons été exposées ont été créées par ou pour des hommes. C'est le début de l'âge du regard féminin. »



Engagées et parfois censurées, elles sont nombreuses aujourd'hui à photographier les femmes (parfois elles-mêmes) avec une bienveillance qui s'accompagne d'une conscience aiguë de ce qui se joue : une rupture et une réappropriation. Elles exploitent volontiers l'univers domestique et tordent les codes sociaux. Elles détournent fréquemment les approches sexualisées de l'image de la femme. Elles prônent l'acceptation de soi et interrogent la représentation du corps, la féminité, l'intimité et l'identité en photos et sur les réseaux sociaux. Certaines y comptent des dizaines de milliers de followers.

Une notoriété et des communautés qui n'empêchent pas la censure **. Les conditions d'utilisation d'Instagram proscrivent l'affichage de photos « violentes, nues ou partiellement nues, discriminatoires, contrefaites, dont le contenu est illégal, haineuses, pornographiques ou sexuellement suggestives ». Les menstruations, la grossesse, la pilosité féminine tombent pourtant régulièrement sous le couperet de la plateforme de partage d'images. On peut légitimement s'interroger sur les représentations du corps féminin qu'elle privilégie.

Voir des photos de jeunes femmes minces en lingerie ou en bikini, y compris dans des poses très sexys/sexuelles, est parfaitement accepté, et serait donc acceptable. C'est visiblement plus compliqué lorsqu'il s'agit de cellulite ou d'allaitement.

Le militantisme, bien sûr, ne constitue pas un dénominateur commun aux démarches photographiques des femmes s'exprimant sur les réseaux sociaux. Aux côtés d'écritures provocatrices, satiriques, se déploient des démarches intimistes. Il est important de souligner l'hétérogénéité des pratiques et des histoires propres à chaque photographe, façonnées selon l'époque, le pays, la culture ou le milieu social auxquels elle appartient. Les interviews rassemblées dans l'ouvrage *Girl on Girl* (réalisées auprès de 40 artistes issues de 17 pays) témoignent de la diversité des raisons pour lesquelles les femmes photographient les femmes. Par ailleurs, les photographies prises par les femmes n'existent évidemment et heureusement pas seulement en contrepoint du récit masculin.

L'impulsion derrière l'acte photographique peut être un moyen d'explorer ou de comprendre l'identité, la féminité, le corps, la sexualité. Les photos de femmes réalisées par des femmes peuvent être des outils pour défier les perceptions répandues dans les médias, pour militer, pour revisiter les traditions esthétiques. Parfois, dans les démarches d'autoportrait, l'utilisation du corps féminin est d'abord un moyen : c'est un matériel disponible, sur lequel la photographe-modèle a la maîtrise totale.

Alors, quid si l'on cherche à définir une esthétique commune à ces démarches plurielles ?

De lectures en interviews réalisées directement pour cet article, il apparaît en tout cas que les femmes photographes voient bien plus qu'un corps féminin lorsqu'elles pointent leur appareil sur elles. Ce que confirme Lorraine Gamman, auteure et professeure de Design à Londres : « Le rôle du regard féminin n'est pas de s'approprier la forme masculine traditionnelle du « voyeurisme ». Son but est de perturber le pouvoir phallogocentrique du regard masculin en prévoyant d'autres modes de regard. »

L'enjeu n'est donc pas une inversion du regard masculin, mais bien sa transformation : ce regard d'opposition englobe la résistance ainsi que la compréhension et la conscience du regard masculin. En corrigeant des discours induits par celui-ci, il en propose une relecture, parfois non dénuée d'ironie. Un retournement perceptif qui secoue des codes sociaux toujours englués dans de vieux archétypes. En cela, le regard féminin crée la possibilité d'une multiplicité d'angles de vision.

Il s'agit donc pour les artistes de ce « féminisme connecté » de prendre de biais ou à rebours les visions de la femme véhiculées par les médias de masse. Une sorte de contre-pouvoir numérique à ne pas négliger quand on sait qu'Instagram compte aujourd'hui à lui seul 700 millions d'abonnés dans le monde.

* Source : enquête menée par Smart en 2012. 637 photographes belges (81% de francophones et 19% de néerlandophones) y ont répondu.

** En 2013, le compte Instagram de la photographe Petra Collins était fermé suite à la publication d'une photo d'elle en culotte d'où dépassaient ses poils pubiens. Comptant respectivement 249 600 et 68 900 abonnés, Arvida Byström et Molly Soda ont vu plusieurs de leurs images supprimées sur Instagram. Elles ont invité les membres de leur communauté à leur faire parvenir leurs photos censurées par le réseau social. Elles en présentent 270 dans le livre *Pics Or It Didn't Happen*.



© Barbara Salomé

POUR EN LIRE PLUS :

Pics or it didn't happen, Arvida Byström, Molly Soda et Chris Kraus, Prestel Verlag, 2017.

Girl on Girl – Art and photography in the age of the female gaze, Charlotte Jansen, Laurence King publishing, 2017.

Visual pleasure and Narrative cinema, Laura Mulvey, Screen, 1975.

Femmes photographes, une sous-exposition manifeste – Fisheye hors-série, 2017

Merci aux trois photographes hutoises dont les photos illustrent cet article.

Ania Cyron-szreder
Site internet en construction

Barbara Salomé Felgenhauer
www.barbarasalomefelgenhauer.be
@barbarasalome.f

Muriel Joye
www.ilfeebeau.com
@il_fee_beau

Retrouvez leurs interviews sur www.acte2.be !



INDEX

TENDANCE

3 JANE BRIGODE
29 DOMINIQUE,
OÙ TRAVAILLES-TU ?
33 SELFILLES

SEXO

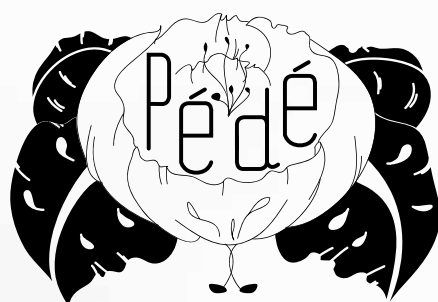
19 UNE VULVE EN VILLE
25 AMÉLIEN LEDOUPPE

FAMILLE

10 LA MÈRE, LA MÈRE TOUJOURS RECOMMENCÉE...
14 LA FÊTE DES MÈRES, LA FÊTE DES PÈRES,
DE VRAIS CADEAUX ?

BRICO

17 SUR LES PAS DE...
39 MAUVAIS GENRE



MAUVAIS GENRE

Quatre actes graphiques pour quatre injures genrées.

Prenez vos crayons et faites-leur en voir de toutes les couleurs.



Vous tenez en main un objet qui résulte d'une exploration collective.

Il est à la fois point de départ, de carrefour et d'arrivée questionnant le genre et ses normes en région hutoise.

1

OUVREZ ACTE 8, UN MAGAZINE OUVERT.

2

COMMENCEZ PAR OÙ VOUS VOULEZ MAIS
ON VOUS CONSEILLE DE L'ENTAMER PAR LE MILIEU.

3

L'IMPORTANT ÉTANT D'ALLER DROIT À L'ESSENTIEL ET DE PRENDRE CE QUI VOUS CONVIENT.

4

FAITES-VOUS DU BIEN (AVEC OU SANS LUI).

5

TOUTES LES PAGES DISENT VRAI
MAIS N'IMPOSENT AUCUNE VÉRITÉ.

6

POUR BIEN LES DIGÉRER, SERVEZ-VOUS
UN BON WHISKY ! AJOUTEZ 2 GLAÇONS.

7

IL EST AUSSI POSSIBLE DE RELIRE PLUSIEURS FOIS
L'UN OU L'AUTRE ARTICLE,
À DES MOMENTS DIFFÉRENTS DE VOTRE VIE.

8

OUBLIEZ-LE AUX TOILETTES S'IL EST COUTUME D'Y LIRE CHEZ VOUS.

9

OU ALORS, DÉTRUISEZ-LE APRÈS LECTURE.

10

N'HÉSITEZ PAS NON PLUS
À L'AFFICHER À VOTRE FENÊTRE !



Centre culturel de l'Arrondissement de Huy
Avenue Delchambre, 7a - Huy

téléphone : 085 21 12 06
www.acte2.be
info@ccah.be

Tous les prolongements sont accessibles — et souhaités — sur

www.acte2/acte8.be

 [/centrecultureldehuy](https://www.facebook.com/centrecultureldehuy)